



dit **Fra DELRICO**

DICIPLINE : PHOTOGRAPHIE PLASTICIENNE



STYLE : FILIGRANITY ou COMPOSITION EN FILIGRANNE

Propos recueillis par Virginie Del-Alagna

-----

*V. D.-A : Quand on connaît un peu ton travail, en découvrant les Filigranities, on a la sensation que tu fais disparaître le dessin qui est pourtant l'une de tes caractéristiques majeures.*

Fra : Tu fais référence au tracé linéaire auquel on m'identifie le plus généralement, à la *ligne* qui est une fondamentale de mon esthétique, mais il m'arrive d'employer d'autres *manières* graphiques très différentes de ce *trait* dont tu parles. Donc, pour répondre à ta question, c'est vrai que le dessin au trait, qui est présent dans mes styles photographiques antérieurs, s'efface ici au profit d'une idée de volume et de masse, de zones d'ombre et de lumière.

Photographiquement parlant, dans mes *Filigranities*, je cherche un lyrisme plastique, une harmonie, sans la « nervosité » que je développe

habituellement. Cette volonté d'une représentation contemplative et sereine se traduit par les tons pastel uniformes et doux, par les effets de voilage, de flou, avec des fondus entre le fond et les formes, par le jeu entre le jour et le contre-jour. J'entrevois dans ces œuvres comme une réminiscence des dessins au crayon Conté noir de Seurat, que j'aime énormément (bien plus que ses peintures pointillistes d'ailleurs), mais aussi une sorte d'hommage aux toiles avec des personnages féminins peintes par Camille Corot et à l'équilibre « ordonné » des natures mortes de Giorgio Morandi : pour la première fois dans mon travail de photographe, la nature morte tient une place singulière.

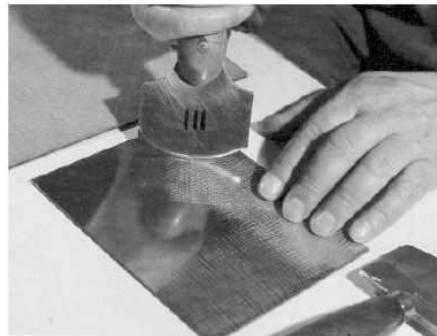
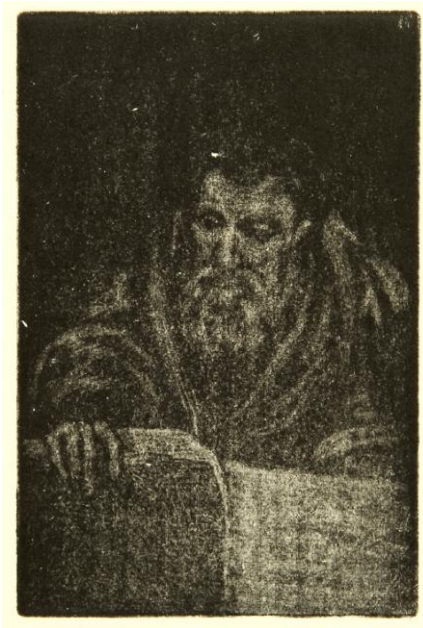


V. D.-A : Te réfères-tu souvent aux « effets » de peintre dans tes œuvres de photographe ?

Fra : C'était un réflexe au début, oui, car j'ai toujours pensé et créer en *peintre-sculpteur* plutôt qu'en *photographe*. Mes premiers styles photographiques devaient nécessairement se rapporter à des choses qui me parlaient artistiquement pour qu'ils puissent avoir une légitimité vis-à-vis de mes recherches en peinture et en sculpture. Mais j'ai aujourd'hui un peu révisé mon point de vue sur cette question depuis que je me suis affranchi de cette « sottise barrière mentale » que je dressais dans mon travail entre la photographie et les autres arts (rires).

Voici un exemple qui peut te donner une idée de ce mode de pensée en *peintre-sculpteur* : Ce « velouté » que j'explore ces compositions en demi-

teintes est une référence indirecte à un procédé technique de gravure dite *la manière noire*, que je n'ai pratiqué qu'une fois car trop lente pour mon tempérament, bien que j'adore les effets que l'on peut en tirer : il faut connaître ses limites quand on veut être le plus efficace possible face à la créativité ! (rires).



Ce procédé consiste à grainer pendant des heures une plaque de cuivre dans un mouvement de bascule avec l'outil qui perce plein de petits trous qui retiendront l'encre et contrasteront avec les régions qui resteront lisses qui resteront blanches une fois imprimées sur le papier et représenteront les dégradés de lumière, tandis que les zones les plus grainées seront ombragées.

Autrefois on faisait faire ce travail aux prisonniers, c'est vous dire à quel point c'est une tâche fastidieuse... mais chaque art doit se mériter ! Enfin bref, je ferme cette parenthèse technique.

Cette série de photographies compte parmi mes œuvres les plus douces. C'est mon plaisir d'artiste indépendant que de faire le grand écart d'un style à un autre en bâtissant des ponts entre les disciplines que je pratique. Comme mes autres styles photographiques, tous les clichés sont réalisés

en *shooting* direct, sans retouches sur Photoshop (sauf dans certains cas que je précise). C'est une condition que je m'impose mais, un jour ou l'autre, il faudra aussi que je fasse sauter cette barrière mentale héritée des photographes d'autrefois qui travaillaient à l'argentique et jugeaient qu'une bonne photo devait être prise sans recadrages ni retouches. C'était leur code, leur règle, un véritable crédo qui permettait de mettre l'œil de l'artiste photographe en avant et de juger de son art par rapport aux photographes amateurs qui pensent qu'un clic suffit.

J'ai conscience que c'est une pensée un peu réac aujourd'hui : il y a des photographes très connus de nos jours qui ne déclenchent même plus eux-mêmes les photos qu'ils exposent et qui sont considérés comme des artistes à part entière! (*Rires*) C'est la démarche et la communication autour d'un évènement qui compte autant que le savoir faire aujourd'hui. Je ne suis pas contre cela, j'y trouve même mon compte puisque parfois cela libère des contraintes techniques et logistiques pesantes que demande certaines disciplines (la sculpture par exemple) mais j'aime encore quand l'artiste met aussi la main à la pâte.

*V. D.-A : Ces photographies sont très poétiques et plus « romantiques » que la majorité de tes œuvres qui sont bien plus crues.*

Fra : Ces photographies sont plus consensuelles que mes autres œuvres (mis à part les *Bimbolino* que je n'inscris pas dans la même branche *fine art* de mon travail car ils portent en eux un ADN de « commercialité » si je puis dire, j'en ai même fait une marque déposée). Je veux voiler/dévoiler le corps en *dégageant* l'œil du *regardeur*, pour qu'il ne s'attarde pas sur une vision qui mettrait en avant les détails. L'ambiance feutrée ainsi obtenue se situe à mi-chemin entre pictural et photographique. Ces œuvres sont en décalage avec mes recherches plutôt nerveuses et expressionnistes, mais par la composition et le choix des poses/postures demandées à mes modèles, je vais dans une direction qui reste personnelle. Ni trop

sentimentalistes ni trop gentillettes, elles conservent une austérité structurelle, si je puis dire, avec une certaine *douce crudité*.

*V. D.-A : C'est une constante chez toi, cette recherche d'un art qui ne soit pas trop doucereux ? Est-ce que tu penses que cela relève d'un motif psychologique ?*

Fra : J'ai mis beaucoup de temps à accepter la douceur chez moi, peut-être par peur d'être considéré comme un homme naïf ou niais artistiquement. La tendresse est jugée comme une faiblesse dans notre monde donc un défaut. C'est pourquoi j'ai longtemps préféré la dureté, la solidité, l'austérité dans mes œuvres comme pour être davantage pris au sérieux ? Je me pose la question encore. Aujourd'hui, j'assume ma tendresse autant que ma rudesse ! J'ai vu jusqu'où je pouvais aller pour trouver un équilibre qui me convienne.

Avec l'expérience et la pratique, et en voyant les réactions du public face à ces œuvres, j'ai compris que nous étions tous plus ou moins inconsciemment soumis à des diktats esthétiques prônés par l'école, la famille, la télévision, les livres, les magazines, puis les expositions, les galeries et enfin les musées et institutions. Tous formatent notre jugement et déterminent pour nous ce qui représente le *bon goût* ou le *mauvais goût*. Si je sens actuellement un retour aux choses douces et romantiques qui nous permettent d'échapper aux difficultés et à la dureté de la vie (conséquences de la mondialisation et des attentats notamment), certains artistes contemporains s'engagent sur la voie du trash. Telles le Yin et le Yang, ces deux forces coexistent et sont complémentaires ; chacun y trouve son compte, publics et créateurs.

*V. D.-A : Certainement. Pour ma part, j'ai toujours été interpellée – parfois incommodée – par tes œuvres qui extériorisent et portent la marque d'une violence intérieure. Mais les Filigranity échappent à ce sentiment.*

Fra : Je comprends ton ressenti. Comme je te l'ai dit, j'ai longtemps refusé que mes œuvres soient jolies ou « confortables » : je me plaisais à déplaire en quelque sorte. Cela me rassurait, me donnait le sentiment de ne pas faire des œuvres faciles ou commerciales. *(Rires)* Après des années de réflexion, je m'interroge sur la légitimité de ces œuvres assez dures dans lesquelles, à travers un « ténébrisme » stylistique, je fais la part belle au catastrophisme et au misérabilisme. Le monde en a-t-il vraiment besoin ? Si c'est autant présent dans nos vies c'est donc que la réponse est oui ! Les informations quotidiennes ne s'en font-elles pas déjà assez le relais ? Je me demande même si ce misérabilisme en art n'est pas un « luxe » misanthrope destiné à une microsociété qui vit dans le confort et la richesse, à une population aisée qui de ce fait peut s'accommoder de la présence d'œuvres graves et empreintes de « tristesse ».

Les personnes qui souffrent de la misère mènent une vie suffisamment difficile pour ne pas avoir envie de s'entourer d'œuvres d'art tristes ou « pesantes ». Elles vont vers la légèreté et la beauté simple qui les aident à supporter le fardeau de leur quotidien, et je crois que c'est nécessaire voire salutaire dans ce cas-là. Je suis cependant toujours tenté de traduire ma pensée dans ce style esthétique « austère » qui m'est cher et qui te rebute parfois. Je porte inlassablement cette dualité entre dureté et douceur, et mon œuvre en est l'image. Je suis dans un entre-deux : je vogue du grave au léger, selon mon humeur.

La situation dans laquelle évolue un individu est un facteur essentiel qui influe sur sa façon d'appréhender l'art. Paradoxalement, j'ai créé mes œuvres les plus dures dans des périodes de vie très agréables (peut-être une façon de garder à l'esprit le côté versatile de la joie ?). Dans les moments de tristesse, je me tourne vers la musique et la poésie plutôt que vers les arts plastiques. Lire l'œuvre d'un artiste au regard de sa vie quotidienne serait à mon avis une erreur (c'est d'ailleurs le défaut de beaucoup de monographies). L'une et l'autre peuvent être en complète

contradiction, mais je m'éloigne de notre sujet !

*V. D.-A : Travailles-tu exclusivement avec de beaux modèles ?*

Fra : Qu'est-ce que le beau ? Ce qui nous attire ? Ce qui éveille notre appétit sexuel ? Ou bien ce qui nous procure une émotion ? Ce qui nous fait du bien ? Pour répondre à ta question, il faudrait commencer par définir cette notion qui est très subjective.

Les œuvres de Jean Rustin, de Lucian Freud, de Francis Bacon, de Matthias Grünewald ou de John Coplans sont plus que belles pour moi. À l'inverse, une toile de Lawrence Alma-Tadema, de Théodore Chassériau, d'Alexandre Cabanel ou même un beau cliché ou une publicité quasi parfaite en qualité, qui se veut sensuelle, léchée, suave ou gourmande... peuvent me laisser indifférent, bien que j'aie conscience et que j'apprécie l'étendue de la richesse technique, plastique voire commerciale qui leur est propre. Il y a un mystère de la beauté : j'aime le maniérisme cru d'un Caravage et la beauté esthétique stylisée d'un Robert Mapplethorpe (dans ses photographies de fleurs notamment), j'aime la sensualité extrême d'un Gustav Klimt ou d'un Auguste Rodin et l'éros « excessif » d'un Egon Schiele, j'aime ces artistes parce qu'ils jouent tous avec la cruauté et l'hédonisme classique. Je crois que c'est en cela que cette notion est la plus magique des matières premières qui nous soit donnée de saisir, à nous, artistes, pour ensuite la traduire et la transmettre selon un prisme inédit. En ce sens, les compressions dirigées de César sont des « beautés ». En revanche, si je dois mettre en parallèle beauté et attirance sexuelle, alors oui c'est certain, je préfère coucher avec la jolie femme de la publicité inintéressante qu'avec un personnage peint par Jean Rustin, Paul Rebeyrolle ou Francis Bacon, qui pour le coup est laid et ne donne pas envie de bander ! *(Rires)*

*V. D.-A : Tu n'as pas vraiment répondu à ma question ! (Rires)*

Fra : C'est vrai, je m'égare souvent en parlant ! (*Rires*) Dans la photographie d'art, je ne fais pas forcément appel à des *modèles beaux* mais plutôt à de *beaux modèles*. Je dirais que j'œuvre avec des gens qui me stimulent. Il est évident que s'il s'agit de *belles personnes*, cela facilite mon travail car c'est un échange et un moment de partage important qui s'installent, une complicité. C'est pourquoi je travaille plus tranquillement avec des amis proches. Pendant un *shooting*, je tiens à mettre le modèle à l'aise pour ne pas avoir à gérer d'éventuelles « gênes » et pudeurs qui viendraient parasiter et nuire à la concentration que demande la mise en place d'une belle composition.

Je choisis précisément ces mots, *belles personnes*, pour mettre à égalité la beauté extérieure et l'intelligence de mes modèles : la véritable beauté est pour moi l'union des deux. La photogénie entre aussi en compte. J'ai parfois eu des modèles avec une belle plastique, donc « beaux » (dans le sens magnétique du terme), mais qui n'étaient pas photogéniques. J'en ai aussi eu d'autres, moins attirants ou charmants, qui devenaient magnifiques dès qu'ils prenaient la lumière. Leur apparence, sous mon œil et l'objectif de mon appareil photo, les rassurait d'ailleurs sur leur physique et sur ce qu'il pouvait dégager. Dans le beau, tout est une histoire de regard et de *feeling*. Souvent, je trouve le laid beau car il contient aussi une profondeur que j'aime sonder ! Ça me rappelle le refrain d'une chanson de Serge Gainsbourg : « La beauté cachée des laids des laids se voit sans délai, délai » ! (*Rires*)

-----

(Entretien relu et corrigé par Fanny Pauthier - Paris 2017 - Fra copyrights)